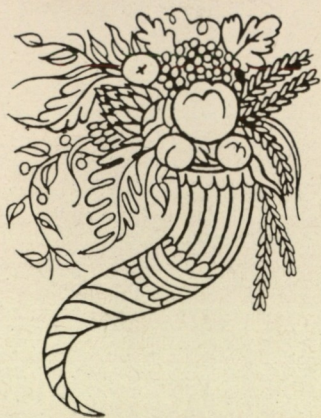


JEAN GIRAUDOUX

# PLEINS POUVOIRS



*nrf*

GALLIMARD







I

**LE VRAI PROBLEME FRANÇAIS**



Nous ne sommes plus dans une époque où l'orateur ou l'écrivain ait le loisir de choisir ses sujets. Ce sont les sujets, aujourd'hui, qui le choisissent. Ou plutôt le sujet, car il n'en est qu'un. Nous en sommes revenus à l'âge de pierre du sujet : la conservation de la vie, pour notre pays et pour nous. Il ne s'agit plus d'un mauvais passage à franchir, d'une tempête au delà de laquelle nous pourrions respirer et réparer, d'une adversité qu'on peut insensibiliser ou amadouer. Les noms les plus graves de notre Histoire s'allègent quand on les confronte aux noms présents. Il ne s'agit plus de Waterloo, qui ouvrit à la France la monarchie et le bonheur bourgeois. Il ne s'agit pas de Sedan qui nous ouvrit l'Afrique et l'Asie. Le danger qui nous menace n'est même pas une de ces fins fulgurantes, telles que les ont subies d'autres peuples saturés d'Histoire et de Culture, dont la catastro-

phe finale et subite devient l'apothéose. La condition qui nous est offerte est basse, définitive : c'est une condition que la France n'a jamais connue même dans ce qu'on appelait ses pires heures, ses heures merveilleuses, même lorsque le royaume de France ne comprenait que quelques terres autour de Mehun-sur-Yèvre ; c'est la vassalité...

Je pense que c'est le privilège de l'écrivain digne de ce nom de trouver, pendant les temps heureux, ses concitoyens dotés d'une vision par trop réelle et pratique, ce qui lui donne l'occasion de les approvisionner en fantaisie, et, dans les moments fatidiques, de les voir illuminés et imaginaires, ce qui lui permet de distribuer la vérité.

C'est ce processus de compensation, dont les initiateurs furent les premiers journalistes, les prophètes, qui vient animer en ce moment les écrivains français. Je ne parle pas des économistes, des philosophes, des historiens qui, par définition, sont les mémorialistes ou les guides de la nation. Mais il n'est plus une revue, un poste d'écoute, où la rubrique politique ne soit transférée à un critique littéraire ou à un moraliste. Que vous ouvriez votre journal, votre radio, votre revue, c'est le romancier spécialiste du mariage qui vous parle du capitalisme, celui des âmes monstrueuses



de la réforme de l'administration, et le poète célibataire de la natalité. Et, avec la même contradiction apparente, tout ce qui, dans la nation, est jeune, vigoureux, curieux, au lieu de chercher directement dans l'information ou l'étude les réponses à ses préoccupations, s'empresse au contraire vers ceux qui, par nature, n'en devraient rien savoir; l'Ecole Polytechnique, à ce qu'on m'a dit, vers nos poètes, les écoles normales vers Péguy. A l'heure où les généraux anxieux, après leur cours de l'après-midi à l'Ecole de Guerre, montent vers le quartier de l'Europe ouvrir leurs mains aux diseuses de bonne aventure, leurs élèves, dédaigneux de *Paris-soir*, se plongent dans la lecture de quelque roman ou de quelque tragédie, non pour se retirer à une actualité angoissante, mais, au contraire, pour la trouver, avec ces personnages inventés, dans la pureté et la vérité que les personnages réels lui enlèvent. Ils sentent que si la vie réelle en France est souvent faussée, si un arthritisme hypocrite y gagne sa morale, son langage, si les lois de la vérité, de l'honnêteté, de la logique y sont quelquefois tournées et masquées, la vie imaginaire n'y est pas encore atteinte; il savent qu'au-dessus de ce monde français où les faits sont souvent dénaturés, les poids et mesures pipés, les règles violées,

il en subsiste intact un autre où l'âme n'a pas de jeu, la conscience pas de vide, le langage pas de faute. Au-dessus de cette France où se reconnaîtraient difficilement Sully, Richelieu, Colbert et même le baron Laffitte, pourtant père des lotissements, il en est une seconde, intacte, où Montaigne, Molière et Pascal peuvent circuler à l'aise, avec leur vocabulaire, leurs passions et leur logique. Jamais l'éclat, la vérité, la loyauté de notre littérature et de nos arts n'ont été aussi insistants, aussi clairs. On dirait que, comprenant et excusant le désarroi dans lequel une époque dure oblige les Français réels à la lutte, à la compromission, à l'illogisme, au doute, la France imaginaire assure d'elle-même la relève de cette garde autour de nos axiomes et de notre foi. Un pays n'a rien à craindre tant que se dégage de lui un spectre où ses plus grands esprits ont leurs coudées. Dire qu'il n'est pas un seul de ceux qu'a produits la France qui ne puisse actuellement vivre librement en France ; dire que de toute la lignée qui nous mène par vingt siècles d'Ausone à Péguy, de nos verriers à nos cubistes, aucun de nos écrivains, de nos créateurs ne serait actuellement en exil, que ni notre code, ni notre civilisation, ni notre humeur n'exclurait actuellement un seul d'entre eux, de

Villon à Verlaine, de Robespierre à Xavier de Maistre, de Jaurès à Maurras, vivants ou morts, non seulement c'est faire le plus extraordinaire éloge du point de civilisation où en est arrivé leur pays, c'est vous dire aussi qu'ils sont tous là, rejoints d'ailleurs par tant d'écrivains étrangers. Et dire que dans leur domaine, actuellement, en France, leurs successeurs les plus modestes n'ont rien compromis encore des étalons moraux qu'ils leur ont légués : c'est dire que la corporation littéraire continue à peser avec leurs vrais grammes et à auner avec les vrais mètres.

Peut-être donc n'est-il pas présomptueux de ma part d'essayer aujourd'hui de dégager, des multiples jeux de jonchets qui parsèment l'univers, ce que je crois être le vrai problème français. Je le ferai de quatre points de vue différents, et la façon même dont j'ai défini mon horizon vous assure déjà qu'aucune idée de parti ne l'obscurcira. Au contraire. Les vérités, en ce moment, sont l'apanage des partis particuliers, mais les erreurs leur sont communes. Non point que j'aie la prétention de donner des leçons à des hommes qui consacrent aux affaires publiques leur énergie, leurs goûts et leur immolent parfois leur vraie carrière et leur vrai avenir. Mais il serait quelque peu injuste de réclamer aux pilotes de tem-

pêtes que sont depuis trente ans nos hommes d'Etat, de penser à l'ensemble du voyage ou de faire le point à chaque minute. On ne peut s'occuper à la fois des masques à gaz, et des lunettes à vérité. C'est à nous qu'il revient de répartir ces derniers objets dont il n'y aura pas de distribution officielle. Il est hors de doute que le Français, depuis un certain nombre d'années, ne sait plus guère ni où il en est, ni même qui il est, dans un monde où, au contraire, les entités et les symboles eux-mêmes se mettent à être des personnages excessivement concrets et conscients. Le Français, dirigeant et quelquefois dirigé, semble ne plus être tenu au courant du monde que par les événements. Il n'apprend les tremblements d'empire que comme les tremblements de terre : par leur fracas. Les nouvelles les plus prévues dans le monde entier : crise des Sudètes, occupation de l'Autriche, prise de Haïnan, il les reçoit avec la surprise du taureau qui reçoit les banderilles, d'un dieu invisible et incompréhensible. Chaque feuille de journal n'est généralement qu'un voile salissant, mais pudique, jeté sur la vérité. Une combinaison étrange entre la presse, les banques, la polémique des partis amène ce peuple économe à ne donner sans regret son argent qu'à des placements douteux, ce peuple sceptique à ne prêter sa

foi qu'à des combinaisons, ce peuple précis à se laisser dominer par des phobies. S'il n'y a plus guère de qualifiés, pour parler du monde extérieur, que les journalistes du monde intérieur, qu'ils prennent la parole pour expliquer le drame qui se joue aujourd'hui en France.

Quelle que soit leur idéologie, le problème français actuel, à en croire les partis les plus différents du pays, et tel qu'ils se le posent, n'est qu'un problème international. Partisans du déploiement ou du repliement, tous estiment ou disent qu'il s'énonce ainsi : coexistence en Europe de la France et des pays totalitaires. A mon avis, c'est une grande erreur. Croire que le combat que nous avons à livrer est un combat de démocratie contre tyrannie, c'est accepter une confusion dangereuse. C'est rejeter sur une Allemagne et sur une Italie qui n'y sont pour rien la responsabilité d'un souci mortel, mais purement interne, que nous nous ingénions, dans un stoïcisme ou une veulerie inconscients ou feints, à dissimuler sous les angoisses extérieures. Car tout, chez nous, n'est plus que politique extérieure. A lire les journaux, ce sont nos relations germano-italiennes qui déterminent la forme de nos chevaux de course, les représentations de nos théâtres subventionnés, le sujet de nos films, la mode

de nos chapeaux, et jusqu'à nos suicides. M'arrachant à mon concierge, qui veut me faire partager sa jubilation de la démission de Stoyadinovitch, à mon garagiste, qui juge à son prix l'amitié russe, à mon antiquaire, soudain affolé par les menaces japonaises sur le Queensland, je me réfugie dans mon ministère du quai d'Orsay, seul asile où, de même qu'on ne parlait pas guerre dans les tranchées, je puis enfin échanger quelques idées sur la taille des caniches et l'encadrement des Daumiers. Et en effet, on ne peut le nier, il est angoissant d'attendre des semaines, dans une Europe silencieuse, les accès de ces ventri- loquies monstrueuses. Et il est certain que tout ce qui, d'habitude, était promesse : les premiers beaux jours, l'approche du printemps, l'imminence des feuilles, devient un affreux aléa. Et il est vrai aussi qu'une série d'égoïsmes et d'indifférences que nous voulions nous cacher à nous-mêmes se révèle impitoyablement, quand ce ne serait que ceux de la nature. Depuis septembre, la nature, elle, a cessé ses flatteries; elle affecte vis-à-vis de nous un détachement absolu; ses pluies sont des humeurs, ses beaux jours des sérénités qui n'ont rien à voir avec les nôtres, et pas un des petits nuages blancs de ce début d'année qui n'ait été lavé dans la cuvette de Ponce Pilate. En sorte que

tous les sons, tous les actes qui nous rappellent ceux de 1914, le départ, et l'embrassade aux gares, le tocsin, la sirène, le chien près de la valise, paraissent d'incroyables injustices, tant la vérité est qu'ils ne doivent se faire ou s'entendre qu'une fois dans la vie des hommes, et que leur répétition indique le délabrement des machines du monde.

Mais je dois dire que mon souci profond ne vient pas de l'Allemagne ou de l'Italie. Il serait illogique de déplorer, quand il agit contre nous, un voisinage que nous avons exploité de tout notre cœur et de toute notre avidité quand il nous était profitable. Le jumelage de nos trois nations a signifié alternativement, depuis vingt siècles, la beauté et la passion du monde. Toutes les combinaisons que la morale et l'imagination humaines sont susceptibles d'inspirer, nous les avons obtenues à nous trois, le classique et le faux, le catholicisme et la réforme, le simple et le baroque, le comprendre et le devenir... Cette juxtaposition, ce travail forcené d'idéologies n'est pas en soi un motif de carnage et pas davantage un motif de compromissions mutuelles. Le plus grand service qu'une nation puisse se rendre à elle-même n'est pas plus de désirer anéantir la nation rivale que de s'effacer devant elle, mais, au contraire, d'en

fortifier l'essence même. Ce sont des services qu'aucune des trois nations n'a mesurés aux autres. La lutte entre les nations est toujours fructueuse si elle ressemble à la lutte de ces poissons dont la rivalité s'exerce, dans l'aquarium, non par les dents et le massacre, mais par l'avivement de leurs couleurs. Ceux qui ne peuvent arriver, en se regardant face à face, à devenir plus pourpres ou plus violets que leurs adversaires renoncent et s'en vont blanchir dans un coin, loin des femelles. Nous y sommes en plein. Avivons-nous. La proximité d'autres idéologies, d'autres ardeurs n'est pas en soi un péril, mais un bénéfice. Une frontière, la ligne non tracée d'une frontière est un barrage suffisamment étanche pour que puissent, de chaque côté du mur, sans qu'il se rompe, bouillonner les indignations, les libertés, les dévouements les plus adverses. Confions-nous sur ce point à nos barrières ouvertes, la ligne Descartes et la ligne Wagner tiendront quand auront cédé la ligne Maginot et la ligne Siegfried. Certes, nous courons un danger, mais ceux qui veulent nous faire croire qu'il est nouveau sont oublieux ou menteurs. Nous y sommes, hélas ! habitués. Il est de l'ordre du danger que nous courions autrefois avec l'Espagne, avec la maison d'Autriche, ou l'Empire germanique.



Nous savons quelles précautions prendre contre lui. Notre instinct national, notre routine diplomatique, sont à même d'en retarder ou d'en annuler l'échéance. Tandis que le vrai problème français, au contraire, ne comporte pas de délai. Il exige un effort immédiat et ne nous laisse choisir, dès aujourd'hui, qu'entre la vie et la mort. Il se trouve que le paroxysme de l'Europe le pose d'une façon théâtrale et plus brute. Mais il se poserait avec la même acuité, si nos voisins totalitaires avaient des régimes différents, vis-à-vis d'une Allemagne monarchique ou d'une Italie démocratique. Il se poserait dans une atmosphère de paix, d'amitié avec elles, et c'est le sinistre, mais réel bénéfice de leur pression de nous obliger enfin à le regarder en face.

J'irai plus loin... On peut dire que notre politique extérieure, depuis trente ans, nous a fourni à tous un prétexte quotidien à reculer l'examen de notre politique et de notre bilan intérieurs. La guerre, la menace de la guerre, leurs improvisations, leurs dilapidations, ont fourni des alibis inattaquables au moindre ou au plus puissant de nos directeurs de conscience ou d'administration. Nos soldats ont pu quitter l'uniforme, après l'armistice. La plupart de nos maîtres n'ont pas quitté, pour le tablier de l'ouvrier, cet

uniforme de politique extérieure qui leur permet les gestes aux fenêtres, les élans généreux, les appels au bonheur du monde, et les condamne dans leur maison même à des mouvements de plus en plus avarés et démodés... Sans compter que la préparation de la guerre dans une nation que la menace ou le péril unifie comme la nôtre, est l'opération la plus aisée et celle qui demande le moins d'imagination. Contrairement à ce que l'on peut croire, ce sont les situations extrêmes qui se supportent le mieux sans le génie et l'invention, car il y est suppléé par le dévouement et la passion d'un pays mobilisé... Ce sont les chefs de l'époque du déluge pour qui la tâche politique a été le plus simple. C'est l'état normal, en ce bas monde, qu'il est le plus difficile de conserver ou d'acquérir... Ceux qui ont dépecé ou reconstruit l'Europe, ceux qui ont créé ou compromis la Société des Nations, ceux qui nationalisent ou individualisent nos usines, ceux qui votent ou refusent le service de deux ans, ont rempli ou esquivé des devoirs, mais ils n'ont pas traité le problème français : le voici...

La France est, de toutes les nations, celle qui vit sur le plus grand pied. Elle mène sans relâche, depuis les Capétiens, le train de vie d'une des nations directrices du monde.

Elle en assume les charges. Elle s'offre le luxe de l'armée la plus forte du monde, d'une puissante marine. Elle est présente à la table d'honneur dans tous les aréopages, dans tous les tribunaux internationaux. Elle possède un empire colonial seize fois plus grand qu'elle-même, et des bases dans toutes les parties du monde. Au hasard des événements, elle s'offre le commandement d'une armée de coalition, l'hégémonie dans son continent. Elle est un des pays dont l'ingérence dans le conseil d'administration de l'univers passe pour naturelle et justifiée. Sa richesse en bons financiers est provisoirement faible, mais sa richesse en or, en ressources minérales et agricoles, en esprit d'épargne est considérable. Elle est une des rares rentières du monde. Un nombre respectable de milliards engagés dans les entreprises étrangères compense par ses intérêts le déficit de sa balance commerciale. Son aménagement intérieur est conçu, par l'ampleur de son budget, par le nombre des fonctionnaires, qui atteint le million, sur les bases d'un empire dominant et prospère. Par la valeur de sa littérature et de son enseignement, elle maintient le langage français au premier rang des langues de civilisation et en fait, dans certains pays, la langue de culture. Par la valeur de ses arts, elle

tend à exercer sur une partie du monde une sorte d'impérialisme de la peinture et de la sculpture. Mais ce n'est rien encore. Cette situation de peuple organisé pour vivre au degré supérieur sa vie de peuple, elle la partage avec d'autres. Elle le cède à d'autres ou l'emporte sur d'autres en ce qui concerne la puissance économique, la richesse, la diffusion de la langue, l'ampleur du domaine colonial. Ce qui l'en distingue et permet de dire qu'elle est la nation qui vit sur le plus grand pied, c'est son train de vie, si j'ose m'exprimer ainsi, moral. La France est le seul pays au monde où la nation et l'individu entendent penser, parler, agir dans une liberté sans bornes. Elle estimerait une capitulation, quelles que soient les circonstances extérieures ou intérieures, d'apporter la moindre retouche ou la moindre gêne au type humain que sa civilisation a modelé. Elle n'accepte, en ce qui concerne la vie et les occupations du Français, aucune des restrictions posées dans d'autres pays démocratiques par les habitudes, les préjugés ou simplement le bon ton. Aucun uniforme, aucune parade, aucune solennité, aucune perruque à marteau n'a pu dissimuler chez nous la carcasse d'un privilège ou d'une contrainte, ou la permanence d'une formule, et nos devoirs comme nos liber-



## 1938-1945

## SOUVENIRS, ESSAIS, DOCUMENTS

- ARAGON**  
L'Homme communiste
- LÉON AREGA**  
Comme si c'était fini
- JEAN BAILHACHE**  
Souvenirs d'un Endormi
- MAURICE BAYEN**  
Passage de Lignes
- JULIEN BENDA**  
Exercice d'un Enterré vif  
(Juin 1940-Août 1944)
- LÉON BLUM**  
A l'Échelle humaine
- PIERRE BOST**  
Un An dans un Tiroir
- JANINE ROUSSOUNOUE**  
Maison occupée
- R.-L. BRUCKBERGER**  
Si grande Peine (*hors commerce*)
- ROGER CAILLOIS**  
Circonstanciennes (1940-1945)
- HENRI CALET**  
Le Bouquet
- ALBERT CAMUS**  
Lettres à un Ami allemand
- ANDRÉ CHAMSON**  
Écrit en 1940
- CHARLEREINE**  
Le Maréchal Défaite
- GÉNÉRAL COCHET**  
Appels à la Résistance (1940-1941)  
*Préface de Jean Nocher*
- DRUC TARTIERE**  
La Maison près de Paris  
(*en préparation*)
- RAYMOND DUMAY**  
Mon plus calme Visage
- MAURICE FOMBEURE**  
Les Godillots sont lourds
- COLLECTION PROBLÈMES ET DOCUMENTS**
- RAYMOND ARON**  
De l'Armistice  
à l'Insurrection nationale
- CHARLES DUMAS**  
La France trahie et livrée
- GASTON HAELLING**  
Maintenir la France  
(*Commentaires alsaciens  
sur la Guerre*)
- ANDRÉ GIDE**  
Journal (1939-1942)
- JEAN GIRAUDOUX**  
Pleins Pouvoirs
- JEAN GUEHENNO**  
Journal des Années noires  
(1940-1944)
- RENE LEFÈVRE**  
Le Film de ma Vie, II
- CARLO LEVI**  
Le Christ s'est arrêté à Eboli
- LOUIS-MARTIN CHAUFFIER**  
L'Homme et la Bête
- ANDRÉ MAUROIS**  
Les Origines de la Guerre de 1939
- PAUL NIZAN**  
Chronique de Septembre
- JEAN NOCHER**  
Les Clandestins  
(*La Vie ardente et secrète de  
la Résistance*)  
*Préface de Jean Guignebert*
- JACQUES PERRET**  
Le Caporal épinglé
- PAUL PETIT**  
Résistance spirituelle (1940-1942)  
*avec un poème de Paul Claudel  
Préface de Jacques Madaule*
- JULES ROY**  
La Vallée heureuse
- RICHARD TREGASKIS**  
Journal d'Invasion (*en prép.*)
- JULIEN UNGER**  
Le Sang et l'Or  
(*Souvenirs de Camps allemands*)
- A. DE SAINT-EXUPÉRY**  
Lettre à un Otage  
Pilote de Guerre
- HARRY L. LESUEUR**  
Douze Mois qui changèrent  
le Sort du Monde
- ÉTIENNE MANTOUX**  
La Paix calomniée ou  
Les Conséquences économiques  
de M. Keynes  
*Préface de Raymond Aron*

## COLLECTION LA SUITE DES TEMPS

**JACQUES MADAULE**  
Histoire de France, Tome II